

Nous protégeons nos enfants contre eux-mêmes lorsqu'il s'agit de l'achat de boisson, mais non pour les questions de vie ou de mort.

Le débat autour de l'euthanasie cause de nouveau beaucoup de remous depuis quelques semaines dans les couloirs de notre Parlement, et la proposition d'élargissement de la loi a été acceptée au Sénat avec une majorité alternative. Comme c'est souvent le cas, un petit groupe de citoyens qui soutient la loi et crie fort, un autre petit groupe crie à son tour tout aussi fort qu'il n'est pas d'accord, mais la grande masse de la population n'a en réalité pas d'opinion. Comme la plupart du temps, on accorde beaucoup d'attention et d'espace dans les médias à ceux qui soutiennent la loi, et très peu à ceux qui en critiquent l'élargissement. Et ainsi la machine bien huilée du formatage de l'opinion tourne parfaitement : les partisans de présentés comme ceux qui ont pitié pour ceux qui souffrent, les opposants comme ceux qui veulent laisser souffrir impitoyablement et de manière inutile : on se retrouve essentiellement avec des caricatures et des arguments **émotionnels**.

Les émotions nous submergent, les têtes s'échauffent, et il faut chercher beaucoup pour trouver un avis nuancé : car le progressif est par définition 'bon', et le conservateur est devenu synonyme de 'mauvais'.

Pourquoi est-ce que les questions fondamentales ne sont presque jamais posées ? Quelle est l'image de l'homme sous-jacente ? Et : **vers quelle société évoluons-nous?**

Reprenons le contexte : l'euthanasie est autorisée en Belgique depuis 2002, et nous étions alors le deuxième pays au monde (après les Pays-Bas) à le faire : selon certains, cela révèle que la Belgique est « *moderne, progressiste et tolérante* ». Selon d'autres, cela signifie une fuite en avant vers la 'culture de mort'. La discussion actuelle porte sur le fait que l'on veut élargir l'euthanasie aux mineurs. Voilà donc la crainte des opposants de 2002 confirmée : si l'on entrouvre la porte pour un groupe, il ne faudra pas longtemps avant que l'on veuille l'ouvrir davantage pour le suivant. Imaginons que l'élargissement de la loi aux enfants soit accepté, quelle sera la prochaine étape dans quelques années?

En terme d'absurdité, il y a encore plusieurs **paradoxes** derrière ce projet de loi : et tout d'abord celui-ci : les moins de 18 ans ne peuvent pas acheter eux-mêmes d'alcools forts au supermarché, et en dessous de 16 ans, on ne peut pas acheter de tabac. Selon le législateur –oui, oui, nos chers parlementaires – ils sont incapables de juger s'ils peuvent prendre du tabac ou de l'alcool, mais ils seraient donc tout-à-fait capables de décider de leur propre mort. Nous les protégeons contre eux-mêmes lorsqu'il s'agit de boisson, mais non lorsqu'il s'agit de vie ou de mort. Quelle **inquiétude sélective** ! Les autorités investissent des millions dans la sécurité routière, particulièrement autour des écoles, pour sauver chaque année une dizaine de jeunes vies, et maintenant la porte est ouverte pour qu'ils choisissent eux-mêmes d'y mettre fin? .

Le fait que ce **débat s'invite si peu dans l'espace public**, est aussi paradoxal. Les faits divers occupent l'actualité, mais lorsqu'il s'agit de vie ou de mort, le débat a lieu en chambre close, loin des caméras. Est-ce parce que nos politiciens ont peur d'en parler ouvertement? Ou parce que la majorité des citoyens devient tellement indifférente? Même dans ce dernier cas, il est de la responsabilité des politiciens d'informer, d'impliquer et d'écouter leurs concitoyens.

Un troisième paradoxe est que mettre intentionnellement fin à la vie de tout homme, alors qu'il est né, est interdit par la loi dans tous les pays d'Europe (sauf dans ceux qui ont dépénalisé l'euthanasie sous certaines conditions, les Pays-Bas, la Suisse, le Luxembourg et la Belgique) et est poursuivi en tant que délit. Pourquoi une chose impensable depuis des siècles et considérée encore aujourd'hui comme un crime dans 98% des pays du monde, est-elle présentée chez nous comme une « bonne action » ?

Nous pourrions discuter pendant des heures de l'euthanasie d'un point de vue technique, médical, juridique ou politique, mais les questions plus profondes, plus fondamentales ne sont jamais abordées : quelle image de l'homme se cache derrière tout cela, vers quelle sorte de société voulons-nous évoluer ?

Pour illustrer cela : en juin 2008, j'étais par hasard au Congo lorsque ce même débat a causé des remous en Belgique. Il en a même été fait mention dans les médias au Congo. Un congolais est venu vers moi et m'a demandé : « Je ne comprends vraiment pas. Explique-moi pourquoi en Belgique l'on souhaite tellement l'euthanasie. Ici, en Afrique, il y a bien plus de malades et bien moins de médicaments et de calmants et personne ne demande l'euthanasie. Pourquoi la demande-t-on chez vous ? » J'étais sans voix : devant une telle dose de bon sens, je n'avais aucune réponse. Où se situe le problème dans notre « société moderne » ? **Paradoxe quatre** : là-bas on se bat pour pouvoir vivre, ici on se bat pour pouvoir mourir ! La déclaration des Droits de l'Homme parle du « droit à la vie », alors pourquoi certains plaident-ils de façon tellement enthousiaste pour un « droit de mourir » ?

Il est clair que les grandes religions de notre pays sont unanimement contre la pratique de l'euthanasie. Le 6 novembre, une **déclaration commune** a été signée par toutes les églises chrétiennes (catholique, protestante, évangélique, anglicane et orthodoxe), les juifs et les musulmans. La rédaction d'un texte commun par ces différentes églises et dirigeants religieux est unique – un exemple d'unité, alors que tous crient que les religions ne sont que source de divisions. Et pour cette raison précisément, il est d'autant plus surprenant – ou nous y sommes-nous entre-temps déjà habitué ? – que cette déclaration n'ait pour ainsi dire reçu aucune attention dans la presse. Elle a simplement été ignorée, tue. La déclaration parle de « la banalisation d'un problème si important » et de « la destruction des fondements de la société », et stipule que « l'euthanasie des personnes vulnérables, des enfants ou des personnes démentes est en opposition radicale avec leur dignité humaine ». Ces derniers mots sont prononcés en opposition directe contre le slogan des partisans de l'euthanasie : « le droit de mourir dignement ». **Paradoxe cinq** : est-ce tragique ou drôle que les deux camps prétendent défendre la dignité humaine ?

Un exemple très concret : un de mes bons amis a appris en 2009 que sa femme souffrait d'un cancer. Pendant huit mois elle a lutté de toutes ses forces, mais elle a hélas perdu le combat. J'y ai assisté de près. Aux derniers jours, elle avait bien sûr maigri, elle était affaiblie et avait le souffle court. Mais lors de la dernière soirée de sa vie, elle a pu être entourée de ses cinq enfants et huit petits-enfants. Elle les a pris chacun à part et leur a parlé personnellement « à la façon d'une grand-mère » : des mots inoubliables pour eux.

Quelques heures plus tard elle est tombée dans le coma, et le matin suivant – exactement le jour de Noël ! – elle est décédée. A l’enterrement, mon ami s’est avancé dans l’église bondée et a dit calmement : « Mon épouse est morte dignement ! » Ces mots ont eu l’effet d’une bombe. Il n’aurait pu trouver de mots plus justes.

Pourquoi ceux qui choisissent l’euthanasie sont-ils représentés par les médias comme les courageux, alors que ceux qui se battent jusqu’au bout passent pour des... (complétez vous-mêmes). Pourquoi Hugo Claus, (écrivain flamand), qui a choisi en 2008 l’euthanasie, est-il presque considéré comme un héros ? Cela signifie-t-il que ceux qui luttent jusqu’au bout sont des lâches, parce qu’ils ont peur de la mort ? Ne sommes-nous pas en train d’inverser les choses ? Il existe cependant bon nombre de récits prenants et émouvants d’hommes et de femmes ayant accompli des choses surhumaines pour pouvoir (sur)vivre ? Et il existe sans nul doute des milliers de personnes qui dans ce monde souffrent et vivent des situations très difficiles mais qui se battent jusqu’au bout pour la vie. Qui perd ici l’espoir ?

Etant donné que les grandes religions sont contres, qui sont donc les partisans ? Est-ce que je généralise trop en disant « les humanistes » ? Ici nous butons sur un nouveau (**sixième**) et étrange **paradoxe**. Le mot « humanisme » signifie que l’on place l’homme (et non Dieu) au centre. Ce concept est né au 16^e siècle (entre autre avec Erasme) en réaction contre les inhumanités commises à cette époque par l’Eglise au nom de Dieu (les guerres de religion, l’Inquisition, les bûchers d’hérétiques...). Aujourd’hui nous devrions donc nous attendre à ce que les humanistes choisissent avant tout, la personne et la vie. Mais dans notre société nous constatons précisément l’inverse : depuis que nous vivons dans la « période postchrétienne », les valeurs sont *de facto* déterminées par l’homme et la vie humaine est dévaluée. Au début de la vie comme à sa fin, nous réduisons et nous supprimons (avortement, euthanasie...), et cela ne cesse d’aller toujours plus loin « au nom de la dignité humaine »? **La vision humaniste de l’homme dégrade la valeur de la vie**. Les personnes âgées ou invalides doivent presque s’excuser d’être toujours en vie et d’être une « charge » pour leur famille et la société. Mais là-dedans se cache une vision nouvelle de ce qu’est la « qualité de vie »: elle devient sinistre lorsque l’on remet ce jugement aux mains des hommes.

Le septième paradoxe se situe du côté médical : quand la science parvient à guérir une nouvelle maladie, c’est vu comme une « victoire pour la médecine », une victoire pour la vie. Comment l’euthanasie peut-elle alors être qualifiée de « progrès »? Tous les médecins sont normalement tenus par leur serment d’Hippocrate de se battre pour la vie ! Ils luttent pendant des heures dans une salle d’opération afin de sauver la vie de quelqu’un, par exemple après un accouchement difficile, et exécutent une danse de joie quand cela réussit, alors que juste à côté l’on met volontairement fin à la vie de quelqu’un avec une seringue ? Ou encore, la découverte d’un nouveau médicament peut être un bienfait pour beaucoup de malades. Mais alors comment peut-on encore qualifier l’euthanasie de « bienfait » ?

Que les valeurs et normes changent dans notre société est plus qu’évident pour tous. Je voudrais comparer tout cela avec le débat autour des manipulations génétiques des

plantes. La grande question que posent les nouvelles techniques est la suivante : quels seront les effets à long terme sur les générations futures ? Je me demande donc sérieusement quelle nouvelle génération et quel nouveau monde nous sommes en train de créer si nous coupons les pieds à la vie. Et tout cela alors que le « développement durable » est actuellement le mot à la mode.